

Sa façon de mourir

Cette pièce a été créée sous le titre Como ela morre le 9 mars 2017 dans la salle Garrett du Teatro Nacional D. Maria II à Lisbonne, dans une mise en scène de l'auteur. Elle a été créée en portugais, français et néerlandais.

Avec : Isabel Abreu, Pedro Gil, Jolente De Keersmaecker et Frank Verduyssen.

Lumière : Thomas Walgrave.

Costumes : An D'Huys et Britt Angé.

Production : Teatro Nacional D. Maria II (Lisbonne), tg STAN (Anvers), M12.

Coproduction : Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse), Kaaitheater (Bruxelles).

Ce texte s'inspire de plusieurs fragments d'*Anna Karénine* de Léon Tolstoï.

Scène 1

*Ce que je ne ressens plus
quand je suis avec toi*

*Jolente et Frank dans leur appartement d'Anvers,
en 2017. Le dialogue est en flamand.*

JOLENTE. – Tu ne dis rien ?

FRANK. – Qu'est-ce que je peux dire ?... « Je le savais. » C'est ce que tu veux entendre ? Que je m'en doutais ? Je n'ai plus rien à dire.

JOLENTE. – Pourquoi tu ne t'énerves pas ? Pourquoi tu ne cries pas ? Tu devrais crier, casser des choses, menacer de me frapper.

FRANK. – Tu veux que je te frappe ?

JOLENTE. – Non.

FRANK. – Tu veux juste que je te menace ?

JOLENTE. – Au moins, je saurais que tu ressens quelque chose.

FRANK. – Tu crois que je ne ressens rien ?

JOLENTE. – Je sais ce que tu ressens. Je crois le savoir.

FRANK. – Alors à quoi ça sert de le montrer ? Si je casse un vase, ça prouverait formellement que tu détruis nos vies ? Ça nous aiderait ? Je serais plus humain en cassant un vase ?

JOLENTE. – Non. Tu veux dîner ?

FRANK. – Je n'ai rien préparé.

JOLENTE. – Ça ne fait rien. Je n'ai pas faim.

FRANK. – Et si j'avais fait à dîner, je mangerais seul ?

JOLENTE. – Si tu avais fait à dîner, j'aurais mangé avec toi.

FRANK. – Même si tu n'as pas faim ?

JOLENTE. – Tu m'aides à dégrafer ça ?

FRANK. – Tu vas te changer ?

JOLENTE. – Je vais mettre quelque chose de plus confortable.

FRANK. – Tu dors là ?

JOLENTE. – Oui.

FRANK. – Tu crois qu'ils font ces vêtements exprès pour que les femmes aient besoin d'aide pour les enlever ?

JOLENTE. – Je ne sais pas.

FRANK. – Tu y penses le matin quand tu t’habilles ?
Qu’il te faudra de l’aide après pour te déshabiller ?

JOLENTE. – Non.

FRANK. – Tu veux peut-être que je fasse comme si j’étais blessé pour que toi, tu puisses montrer que tu l’es aussi. C’est ça ? Mais ce n’est pas la peine. Même si je ne casse rien, même si je ne crie pas, même si je ne dis pas comment je me sens, toi, tu peux dire ce que tu ressens.

JOLENTE. – Le problème n’est pas ce que je ressens.

FRANK. – Je ne veux pas savoir quel est le problème.

JOLENTE. – Le problème, c’est que je ne ressens plus rien.

FRANK. – Ah bon... Qu’est-ce qui se passe ? Tu peux me le dire ? Dis-le. Tu veux parler, parle. Moi je n’ai rien à dire. Donc, soit tu parles, soit nous nous taisons, soit tu t’en vas, ou alors fais ce que tu veux. Parle.

JOLENTE. – Je vais te dire ce que je ne ressens plus quand je suis avec toi. Je ne ressens plus le besoin de sourire automatiquement quand tu souris, ou d’être sérieuse sans raison juste parce que tu es sérieux. Je ne ris plus pour rien aux moments les moins opportuns, comme si j’étais prise d’un plaisir irrationnel.

Je ne sens plus mes nerfs tendus comme les cordes d'un violon sur le point d'éclater. Je ne sens plus mes doigts et mes orteils bouger nerveusement de façon incontrôlable quand j'arrête de respirer et que tout autour de moi semble prendre des formes et des couleurs plus vives que la pénombre habituelle du monde. Je ne ressens plus la terrible angoisse d'être heureuse au point de craindre à chaque instant que ce bonheur prenne fin. Je n'ai plus honte d'être plus heureuse que tous ceux qui m'entourent. Je ne reste plus au lit les yeux grands ouverts en croyant les sentir briller dans l'obscurité. Je ne sens plus mon sang bouillir quand j'attends l'instant de te retrouver. Lorsque je sors dans la rue, je ne sens plus que le vent m'a attendu pour souffler et m'emmener plus vite jusqu'à toi. Je ne sens plus mon visage changer quand je te vois. Je ne ressens plus de joie quand je te vois. Quand je rentre et que je te vois, je ne me sens plus comme une affamée à qui l'on donne du pain et qui malgré le froid, la honte et les vêtements déchirés, est heureuse parce qu'elle mange. Je ne ressens plus de fierté quand je te vois, la fierté de savoir que ton amour est mon seul bien véritable ; et que quand tout va mal, c'est cet amour qui me tient debout. Je ne sais plus pourquoi tu es dans la même pièce que moi. Avant je savais que ta seule raison d'être quelque part était d'être là où j'étais. Quand tu me prends la main, je ne sens plus cette secousse électrique qui traverse mon corps et me fait prendre conscience du mouvement élastique de mes jambes, des battements de mon cœur, de la façon dont mes poumons s'ouvrent et se referment dans ma poitrine, des picotements sur mes lèvres. Je ne sens plus ma présence éclairer ta vie comme si j'étais ton soleil.

Je ne sens plus que la lueur incontrôlable de mes yeux te brûle. Quand nous sommes ensemble, je n'entends plus cette voix intérieure qui me disait parfois : « Chaud, très chaud, brûlant ! » Et une fois dans notre chambre, je ne ressens plus cette excitation et cette peur que ressentent les soldats avant la bataille. Je ne me sens plus rougir. Je n'ai plus envie de pleurer de joie. Je ne sens plus tout le sang de mon corps affluer vers mon cœur. Je ne sens plus mon cœur battre si fort qu'il est impossible de me concentrer. Je ne me sens plus en extase. Je ne me sens plus submergée par le bonheur. Je ne sens plus cette force surnaturelle qui me liait à toi. Je ne sens plus aucune force me lier à toi. Je ne me sens plus liée à toi. Je ne sens plus cette terrible joie de t'appartenir. Voilà les choses que je ne ressens plus quand je suis avec toi. Elles n'ont pas totalement disparu de ma vie. J'en ressens encore quelques-unes. Sauf que ce n'est plus avec toi.

FRANK. – Soulagée ? Tant mieux. Laisse-moi seul, maintenant. Je veux lire.

JOLENTE. – Tu veux que je fasse à dîner ?

FRANK. – Je n'ai pas faim.

JOLENTE. – Qu'est-ce que tu lis ?

Scène 2

Les familles malheureuses

Isabel et Pedro, dans leur appartement de Lisbonne, en 1967. Pendant le dialogue qui suit, Isabel lit en français quelques passages d'une traduction d'Anna Karénine de Léon Tolstoï. Le reste du dialogue est en portugais.

ISABEL. – « Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon... »

PEDRO. – Ce ne serait pas plus simple de prendre des cours ?

ISABEL. – « Les familles heureuses se ressemblent toutes... »

PEDRO. – Ou bien d'apprendre le français avec un livre français ?

ISABEL. – « Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon... »

PEDRO. – Je ne sais pas, moi... Flaubert. Balzac. Zola. Ou un manuel de français. « Je suis, tu es, il est. »

ISABEL. – « Les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon... » Cada família infeliz é infeliz à sua maneira... « Malheureuses. Malheureuses. Malheureuses. »

PEDRO. – Apprendre le français avec un livre russe, ça n'a pas de sens.

ISABEL. – Il y a tellement de choses qui n'ont pas de sens.

PEDRO. – On devrait peut-être en profiter pour se débarrasser de certains objets. Puisqu'on repeint la maison, on pourrait tout passer en revue.

ISABEL. – Une idée sensée. « Les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. Tout était sens dessus dessous dans la maison Oblonski. »
« Sens dessus dessous. »

PEDRO. – Je crois qu'on a bien choisi la couleur.

ISABEL. – C'est toi qui l'as choisie. « Sens dessus dessous. »

PEDRO. – Je n'ai fait que proposer. Tu étais d'accord. Tu as des doutes ?

ISABEL. – Je ne sais pas.

PEDRO. – Ça va rester de cette couleur pendant au moins deux ans. Il est encore temps, si tu doutes.

ISABEL. – Je n'ai rien contre la couleur.

PEDRO. – Alors, quel est le problème ?

ISABEL. – Je ne sais pas comment les gens arrivent à vivre normalement.

PEDRO. – Mais qui vit normalement ?

ISABEL. – Tout le monde. Presque tout le monde. Nous.

PEDRO. – Presque personne ne vit normalement, mon amour.

ISABEL. – Mais ils font semblant. Tout le monde vit, se marie, a des enfants et meurt. Comme si c'était normal. Comme si tout cela était normal. Comme si *être en vie* était normal.

PEDRO. – Si tu étais allée en Afrique comme moi, tu saurais que ce qui est « normal » a du bon.

ISABEL. – Je n'ai pas fait la guerre, mais je suis en vie.

PEDRO. – Une vie sans guerre.

ISABEL. – C'est normal. Tout est normal. Repeindre la maison est normal. Avoir des enfants est normal. Les gens se cramponnent à la normalité comme des animaux affamés. Ils ne parlent plus de rien. Ils ne font plus rien. Ils avalent ces trucs normaux comme si cela pouvait effacer leur découragement. Leur malheur. « Les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. » « Chacune à leur façon. »

PEDRO. – Leur malheur ? Qu'est-ce que tu racontes ?

ISABEL. – Je ne sais pas trop.

PEDRO. – Repeindre la maison et avoir des enfants ? C'est de nous que tu parles ? On est malheureux maintenant ?